

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers / Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged / Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing / Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps / Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material / Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available / Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments / Commentaires supplémentaires: | | Continuous pagination. |

LE BOURRU,

JOURNAL A L'USAGE DES GENS DE BELLE HUMEUR.

FRANCE.

Les rumeurs sont toujours à la guerre, malgré que le discours de l'Empereur soit plein d'assurances; car les préparatifs de guerre se poursuivent avec beaucoup de vigueur.

Le cadre de notre journal ne nous permet pas de donner le discours de sa majesté à l'ouverture de la session de la Législature française. L'empereur déclare que la guerre est d'autant moins apparente qu'il a toujours eu pour politique de rassurer l'Europe et de replacer la France au rang qu'elle doit occuper parmi les autres nations.

Les efforts pour cimenter l'alliance entre l'Angleterre et la France ont eu les plus heureux résultats.

“ Depuis le rétablissement de la paix, dit l'empereur, mes relations avec la Russie ont été poussées, avec la plus franche cordialité, parce que nous sommes d'accord sur tous les points.”

Ses relations avec la Prusse ont été tout à fait bienveillantes. Les difficultés ont été plus grandes à l'égard de l'Autriche; mais tout s'est terminé à l'amiable.

Après avoir déclaré que les diplomates ont éprouvé de justes inquiétudes au sujet de l'Italie; l'empereur dit qu'il n'y a pas néanmoins de raisons suffisantes pour faire croire à la guerre. Sa Majesté est fière de l'alliance de son cousin avec la fille du roi Victor Emmanuel, et regarde cette union “ comme une conséquence naturelle de la communauté d'intérêts des deux pays et de l'amitié des deux souverains.”

Il termine son discours par ces paroles:

“ Reprenez donc, avec calme, le cours ordinaire de vos travaux.”

“ Je vous ai expliqué la situation de nos relations étrangères, et cette explication s'accorde avec tout ce que j'ai énoncé ici et ailleurs pendant les deux

derniers mois.

“ J'ose me flatter que vous vous apercevrez que ma politique a toujours été ferme et conciliatrice, c'est pourquoi j'ai la plus grande confiance en votre appui et en celui de la nation qui m'a confié ses destinées.”

“ Tout le monde sait que je ne me laisserai jamais guider par l'intérêt personnel ou l'ambition. Quand, forts du sentiment populaire, nous gravissons les degrés du trône, nous assumons une grave responsabilité qui nous élève bien au-dessus de cette région infime où les intérêts vulgaires dominent, et les premiers mobiles de nos actions n'échappent pas aux regards de nos derniers juges.—Dieu, la conscience et la postérité!”

AUTRICHE.—Selon une dépêche de Vienne, l'Autriche aurait consenti à retirer ses troupes des Etats-Romains, à condition que la France en fit autant de son côté.

NOUVELLES POLITIQUES.

La nouvelle de samedi est venue enfin nous donner le dernier mot sur la grande question du siège du Gouvernement, la seule qui nous intéresse pour le moment. A une réunion du Conseil, tenue samedi matin à Toronto, il a été décidé qu'à l'ouverture de la navigation le gouvernement sera transporté à Québec, armes et bagages. Tout le monde se réjouit de cette nouvelle, et l'on croit voir poindre une ère de prospérité pour notre ville. Nous nous en réjouissons nous-même si la masse des citoyens de Québec devait en profiter. Mais malheureusement, à part les propriétaires de maison, les marchands, et surtout les Hotelliers, quels sont ceux qui en retireront des avantages? Un moment de réflexion suffit pour se convaincre de cette triste vérité. Si le gouvernement devait faire construire des édifices

publics et donner de l'ouvrage aux ouvriers, oh! alors nous aurions droit de nous en réjouir. Il n'en sera pas ainsi, comme l'on sait, et Québec aura tous les désavantages de la présence du gouvernement sans en avoir les profits. Nos pauvres ouvriers ne trouveront pas plus d'emploi qu'ils n'en ont aujourd'hui et leur misère, déjà trop grande, s'aggravera encore par la hausse de tous les articles nécessaires à la vie. Oui, la présence du gouvernement produit un déplacement dans les prix des denrées, des loyers etc, et tout le faideau retombe sur les classes pauvres, et cet état subsistera encore, même lorsque le gouvernement, après la période de quatre ans, aura laissé Québec pour ne plus y revenir. Néanmoins, quelques politiques, dont nous reconnaissons la compétence, ont prétendu, avec quelque apparence de raison, pendant les longs débats qui ont eu lieu en chambre sur cette question, que le gouvernement, une fois à Québec, y resterait. S'il en devait être ainsi, les députés de Québec qui ont voté pour Outaouais ne sont pas aussi blâmables que nous l'avions d'abord pensé. Il reste donc encore une espérance que nous n'avons pas, malgré notre bonne volonté. Il y a si longtemps que Québec se berce d'espérances semblables qui finissent par de douloureuses déceptions.

Aujourd'hui la meilleure politique, celle que nous invoquons de toutes les aspirations de notre âme, serait celle qui s'occuperait un peu du peuple et qui fournirait les moyens d'occuper cette foule d'ouvriers qui croupissent aujourd'hui dans la misère, faute de travail. Il y a déjà bien longtemps que la misère plane au-dessus de la classe ouvrière, il y a déjà bien longtemps que le peuple demande du pain, et cependant le gouvernement n'a pas encore cru devoir lui venir en aide. Il y aurait tant de moyens, il nous semble, d'occuper ces bras qui ne demandent qu'à travailler.

ler. Et le soutien du peuple n'est-il pas le premier devoir d'un bon gouvernement? La cause de tout cela, nous l'avons déjà dit, c'est l'absence presque complète d'opinion publique, parmi nous. Le fait est malheureusement trop notoire, les preuves en sont accablantes, et Québec, sous ce rapport, a acquis une réputation qu'il n'a pas volée. Partout l'on dit qu'à Québec le premier venu peut se faire élire avec de l'argent et l'appui du gouvernement. Il suffit de jeter un regard en arrière pour se convaincre que l'on pas tort de nous jeter ce reproche à la face. Quand donc comprendrons-nous notre intérêt? Quand cessons-nous de nous déchirer les uns les autres pour nous unir comme un seul homme et nous faire respecter. Il y va de notre honneur, et de notre salut. Sachons choisir des hommes qui s'occupent de nous avant de s'occuper d'eux-mêmes; sachons nous débarrasser de tous ces hommes pusillanimes qui n'ont pas assez de courage pour faire noblement leur devoir, et nous serons forts et respectés.

LA COLONISATION.

Nous avons à Québec, une société de Colonisation qui existe depuis environ trois ans, et dont Mr. Stanislas Drapeau est le fondateur. Cette société doit être pour nous un sujet d'espérance, malgré le peu d'appui qu'elle a encore reçu du Gouvernement, car c'est elle qui nous soutient dans cette lutte terrible de la population contre la misère.

La population augmente, l'industrie diminue et semble vouloir disparaître. La construction des navires, autre fois la vie des ouvriers va toujours diminuant, et disparaîtra bientôt, vu la réputation assez grande déjà des navires en fer. Il ne reste plus aux ouvriers qu'un seul moyen de salut; mais c'est le noble moyen, le beau moyen, celui de parvenir à l'indépendance, celui de cultiver la terre.

Si nous pouvions être écouté, si notre voix était assez puissante, nous ne voudrions parler que pour exciter nos compatriotes à être de vrais Canadiens-Français, à défricher ces terres, riche héritage

que nous ont laissé nos pères.

Ces terres sont notre possession, et malheureusement les étrangers nous les enleveront et nous forceront bientôt à oublier ces beaux monuments de leurs exploits.

Il nous semble que les sacrifices même les plus grands ne devraient pas être un obstacle à l'exploitation de ces mines si riches et si abondantes, que la seule idée de conserver pur le noble héritage de nos aïeux devrait suffire pour nous encourager à ne pas laisser passer nos biens entre des mains étrangères. Tout au contraire, devrait nous encourager, le patriotisme et l'intérêt; patriotisme, car c'est le moyen d'arrêter cette émigration qui, outre les chagrins particuliers qu'elle cause, nous force à rester dans un état stationnaire, tandis que les ennemis de notre notionalité augmentent en nombre beaucoup plus considérable.

L'intérêt des Canadiens, et en particulier des ouvriers, exige la culture de ces terres en même temps que l'abandon de cette industrie qui va bientôt disparaître.

La construction en bois des navires n'est plus pour nous qu'un mot; la population augmente tous les jours, les ouvriers sont en nombre considérable, et il ne leur reste plus qu'à attendre la misère la plus terrible, s'ils ne se meuvent et ne font des efforts pour obtenir des secours du gouvernement et abattre nos vieilles forêts du Canada.

Combien il en coûterait peu, pour tant au gouvernement d'aider notre population à s'étendre et à cultiver tant et de si belles terres. Combien il lui en coûterait peu de rendre des milliers de pauvres heureux et fiers de posséder un morceau de terre, qui leur fournirait le pain que l'industrie n'a pas toujours pu leur donner.

Si au lieu de dépenser quarante mille louis chaque année pour une milice qui ne sera jamais plus disciplinée que la milice sédentaire, (nous disons cela parce que ce n'est pas avec dix ou vingt jours d'exercice par année que l'on peut faire des soldats); si au lieu de dépenser ces quarante mille louis pour la milice, le gouvernement employait seulement

vingt mille pour la Colonisation, il contribuerait à la richesse du pays en même temps qu'au bonheur du peuple.

SALAIRES DES MEMBRES.

Le major Campbell a présenté un bill pour réduire le salaire des membres de la chambre à \$3 par jour; mais à sa deuxième lecture, ce bill a été renvoyé à six mois.

Nous savons combien grand est le désintéressement du major Campbell; mais nous étions bien sûr qu'il ne réussirait pas à ménager les deniers publics.

Nous sommes pourtant bien éloigné d'en vouloir à ceux qui ont rejeté cette proposition, car nous savons que, pour le député qui fait son devoir \$6 ne sont pas trop; outre que c'est un moyen sûr de faire obstacle à la corruption, en payant bien ceux qui croiraient n'être pas assez rémunérés.

Comme il se rencontre quelquefois des hommes pauvres, dont les mérites et les talents sont grands, et à qui le peuple aime à confier ses intérêts, nous pensons que ces hommes doivent être mis en état de soutenir le rang où ils ont été élevés.

Quelques membres ont dit que la somme devrait être élevée à \$3 par jour, nous les prions de ne pas oublier que :

In medio stat virtus.

EXPLICATION.

Lecteurs, nous vous devons un mot d'explication au sujet de quelques libertés grandes que nous avons prises envers notre ami l'illustrissime Citoyen Michel. Quelques amis de l'inestimable *Observateur* nous font mandé que nous avions dévié de notre programme en attaquant à brûle-pourpoint cette estimable personne. Il est vrai que dans notre prospectus, nous avons dit: "Quelque soient nos hommes publics, il (*le Bourru*) ne ne les dénigrera jamais."

Oui, nous avons dit cela; et nous y avons tenu et nous y tiendrons encore rigoureusement à l'avenir.

Nous ne "dénigrerons" jamais nos hommes publics, mais nous nous ré-

servons le droit de combattre leurs doctrines et leurs opinions en matière politique. Ceci posé, nous allons maintenant vous dire, lecteurs, pourquoi nous avons légèrement dévié des principes énoncés dans notre profession de foi. Vous souvient-il qu'il y a tantôt un an, un lunatique échappé de *l'asile*, nous croyons, connu sous plusieurs noms, entr'autres: "L. M. Darveau," "le citoyen Michel," &c., &c., &c., donna une lecture publique sous le patronage de la Section St. Jean de la Société St. Jean-Baptiste de Québec?

Dans cette lecture, le Citoyen Michel déchargea sa bile contre presque toutes les institutions que nous chérissons et injuria passablement le Clergé Canadien. C'est à cette époque que commencent les exploits du Sieur Darveau. Vous souvient-il encore que peu de jours après il dota Québec d'un nouveau journal, *l'Observateur*, dont il se chargea de la Rédaction? Depuis ce temps M. Darveau n'a cessé de vomir les colomnies les plus infâmes contre l'intégrité et l'honneur des premiers citoyens de Québec. Il les a même, sans provocation aucune, attaqué dans leur vie privée. Il n'a pas reculé devant l'infamie, et n'a pas rougi, lorsque l'indignation publique lui a apposé sur le front le stigmate du calomniateur. Le Citoyen Michel nous fait l'effet d'un chien attaqué d'hydrophobie. Il mord tout le monde sans même regarder si ce qu'il dit a le sens commun.

Nous avons compris que combattre *l'Observateur* était pour nous un impérieux devoir. Car nous aussi, nous avons notre mission, belle, noble, sainte. Notre mission à nous est de défendre l'honnête citoyen, de confondre le calomniateur et de démasquer toutes les menées odieuses et infâmes de ce lunatique enragé.

Voilà pourquoi, lecteurs, nous n'avons pas tout à fait suivi notre programme. Nous avons cru et nous croyons encore que nous serions coupables de ne pas combattre à outrance cette *guc-nille* qu'on appelle *l'Observateur*. Nous avons fait notre devoir jusqu'à présent, et fort de l'approbation bienveillante

du public nous continuerons à remplir notre tâche avec le plus de réserve possible, mais aussi avec courage et fermeté.

SAUVE QUI PEUT.

Nous avons appris avec chagrin que Mr. le citoyen Michel se donnait des mouvements de ce temps-ci, pour faire incarcarer, juger, pendre, écarteler ou écorcher vifs le propriétaire et les rédacteurs du *Bourru*. Est-il malin un peu, c'corps-là?

Citoyen, ne faites pas cela, s'il vous plaît. Le *Bourru* vous promet de ne jamais dire un mot sur votre compte, excepté cependant tous les mardis. Soyez généreux, magnanime Michel et pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensé; et surtout ne nous induisez pas en tentation de vous dire des paroles désobligeantes.

Si vous voulez absolument lâcher la bride à votre courroux, si entraîné par un juste ressentiment, vous nous faites sentir la pesanteur de votre bras, frappez vite et priez pour nous.

LA POLICE!!

Nous n'avons nullement l'intention de mettre en doute le zèle et la bonne volonté de notre police à veiller à l'ordre et à la paix publics de notre cité. Nous avons, au contraire, beaucoup de sympathie pour ces hommes préposés à la garde de nos propriétés et à la sûreté personnelle des citoyens, et qui exposent souvent leur vie pour accomplir leur devoir. Néanmoins, il nous semble que quelque fois ces hommes, soit apathie ou défaut de prudence, ferment les yeux sur certains désordres qui peuvent avoir des suites assez funestes. Il suffit, pour s'en convaincre, de passer dans quelque rues, dans celles surtout qui offrent quelque déclivité; c'est là, il nous semble, que la police aurait beau à exercer ses prérogatives. En effet, il ne se passe pas de jour où les piétons, qui ont le malheur de s'aventurer dans les côtes, ne courent risque de se faire estropier par les glisseurs qui se font fi

de la police, et qui n'ont de prudence que tout juste ce qu'il en faut pour donner à leurs traîneaux la plus grande rapidité possible. Il arrive souvent que les passants reçoivent tout à coup des crocs en jambes qui les font rouler lourdement sur le sol, au grand risque de se tordre le cou. Ils n'ont que le temps de se relever, encore tout étourdis de cette chute intempestive; ils jettent un regard effaré autour d'eux, mais tout a disparu, et le glisseur est déjà loin, emporté avec la rapidité de l'éclair. Ceci se renouvelle trop souvent, malheureusement, et les glisseurs ne disparaissent pas. Il est bon d'attirer l'attention de la police sur de pareils désordres. Il est encore un autre inconvenient à signaler, et celui-là n'est pas le moins dangereux. Il s'adresse aux conducteurs de chevaux. Il n'est pas toujours prudent de passer dans la rue St. Jean vers quatre heures de l'après-midi, temps où les promeneurs affluent. Dans une rue aussi fréquentée, il devrait être défendu aux charretiers ou autres personnes conduisant des chevaux de lancer leurs bêtes au grand trot, comme cela arrive tous les jours. Il est étonnant qu'il n'arrive pas plus d'accidents. Encore une fois, nous n'avons pas la pensée de dénigrer notre police, mais l'intérêt de l'humanité exige que nous lui signalions ces inconvenients.

L'HOMÉOPATHIE ET L'ALLOPATHIE,

L'ancienne doctrine médicale est aux prises avec la nouvelle, connue sous le nom de l'Homéopathie.

Tant mieux, si la nouvelle peut battre l'ancienne, nous nous chargeons de soi-gner le Citoyen Michel nous-même, nous pourrions le faire à bon marché, et ceux qui ont le courage de lire *l'Observateur* nous en serons reconnaissants.

Depuis quelque temps, certains médecins plus un ou deux charlatans, se font une guerre acharnée, et se disent force drôleries pour nous prouver que l'ancienne vaut mieux que la nouvelle doctrine et *vice-versa*.

Tous ce qu'ils en sont, ils nous ont prouvé, premièrement qu'ils écrivent

assez bien les uns les autres, et secondement que le spécifique nouveau n'est bon que pour les personnes en bonne santé, ou qui se croient malades.

Quel dommage que Molière ne soit pas venu plus tard.

DE MIEUX EN MIEUX.

Une nouvelle mode vient d'être adoptée à la cour de Paris et se répand par toute la France. Il s'agit d'un mécanisme pour relever gracieusement le bas des crinolines et en rétrécir la largeur. C'est très commode pour les dames qui passent dans un endroit fangeux ou qui entre dans un banc d'une église. L'invention nouvelle a été baptisée: *ceinture Pompadour* et obtient autant de succès qu'en eut la marquise de ce nom à la cour de Louis XV. On n'a qu'à tirer une simple ficelle bien coulante appelée: *na id gordier*, et la jupe se relève de tous côtés et se rétrécit de même, de manière à former des plis élégants. Cela donne aux dames un petit air dégagé tout-à-fait nouveau et agréable; puis cela révèle qu'elles ont des pieds, même que quelques-unes les ont très jolis, ce que l'on avait eu le temps d'oublier depuis que les robes sont si discrètes par en bas. Le fait est que celui qui trace ces lignes connaît bien mieux la forme des épaules des femmes que celle de leurs pieds. (*La Guêpe.*)

CORRESPONDANCE.

St. Jean 20 Février 1859.

Mon cher Jacques.

J'ai reçu votre charmante lettre publiée dans l'*Observateur*. Le moyen plaisant que vous avez employé pour correspondre m'est tout à fait agréable, car tout en ayant des nouvelles de votre personne qui m'est si chère, j'ai l'avantage insigne de lire cet intéressant journal.

Comme vous, bien aimé Jacques, je me suis ennuyée et je m'ennuie encore. Il me semble qu'il me manque toujours quelque chose, je suis distraite. Mes pensées sont toutes à vous. Je crois avoir la *bossa* de l'amour. J'espère vous

revoir bientôt. Si vous m'écrivez encore dans l'*Observateur*, veuillez donc tirer un plus grand nombre d'exemplaires. M. L'Ecuyer et M. le Curé ont accepté vos respects, et me prient de vous présenter les leurs.

Pensez à moi!

Votre fidèle amie,

EMÉLIE.

M. Jacques D., Québec.

SOIRÉE DRAMATIQUE.

Nous assistions, jeudi dernier, à la belle soirée dramatique donnée par la société des Typographes de Québec, et nous pouvons dire que jamais nous n'avions vu une salle plus comble et un auditoire plus brillant. Aussi les acteurs ont-ils déployé un savoir-faire bien rare pour des amateurs, et les quelques heures que nous y avons passé nous ont paru bien courtes. Les Typographes ont remporté, en cette occasion, un succès bien mérité et que personne ne leur contestera; et la manière dont l'auditoire a su les apprécier vaut mieux que tous les éloges que nous pourrions leur faire. En toute justice, nous ne saurions refuser à M. Savard, le Directeur de la société, une large part de ce succès. Nous croyons que la recette a été productive, et que "les pauvres en profiteront."

AVIS.

Les abonnés qui ne recevraient pas régulièrement notre journal sont priés de prévenir M. P. Lamoureux.

Nos remerciements à l'Hon. M. F. Lemieux pour l'envoi de documents parlementaires.

BON CONSEIL.

Dans le choix d'une épouse, jeune homme, préférez la personne aux richesses, la vertu à la beauté et le caractère au corps. Alors vous aurez une femme, une amie et une compagne, pourvu toujours que vous ne soyez pas ennemi de la crinoline.

ANECDOTES.

—Un prédicateur prouvait en chaire que tout ce que Dieu a fait est bien fait. Voilà, disait en lui-même un bossu qui l'écoutait attentivement, une chose bien difficile à croire. Il attend le prédicateur à la porte de l'église et lui dit: "Monsieur, vous avez prêché "que Dieu avait bien fait toutes choses, "voyez comme je suis bâti." Mon ami, lui répondit le prédicateur en le regardant, il ne vous manque rien; vous êtes bien fait pour un bossu.

UNE FEMME A CONFESSE.—Une femme se confessait à un religieux, et s'accusait de mettre du rouge: il lui demanda à quoi il était bon; elle lui répondit qu'elle en usait dans le dessein d'embellir son visage. ...Ma's cela vous rend-il plus belle, lui répondit le confesseur? Du moins, mon père, je le crois ainsi. Le confesseur tirant alors sa pénitente hors du confessionnal, et l'ayant regardée au grand jour, allez, dit-il, madame, mettez du rouge, vous êtes encore assez laide.

—Un curé donnant dans un rigorisme excessif, soutenait que les festins des noces étaient de l'invention du diable. Quelqu'un lui objecta là-dessus que Jésus-Christ y avait pourtant assisté et qu'il avait même daigné y faire son premier miracle, pour prolonger la gaieté du festin. Le curé un peu embarrassé, répondit en grondant. Ce n'est pas ce qu'il a fait de mieux.

—Un filou qui n'avait point de chapeau, sortant d'une église au milieu de la foule, déroba un castor fin à un particulier qui le tenait sous son bras. Ce particulier qui sentait son chapeau lui échapper, se mit à crier: on prend mon chapeau. Le filou aussitôt met le castor qu'il avait dérobé sur sa tête, et se l'enfonçant avec ses deux mains: je défie, dit-il, qu'on prenne le mien: et chacun le laissa passer sans oser même le soupçonner.

CONDITIONS.—On s'abonne chez Mr. P. Lamoureux, rue Lamontagne, en payant 50 cents par six mois et d'avance. Toutes lettres et correspondances doivent être adressées *fran-ches de port*, et comme suit: [*Paris le Bourru, boîte No. 134, Bureau de Poste.*]